

ADRIEN GLAUSER

Variations oncologiques

À la Lautréamont (chants IV et V des *Chants de Maldoror*)

[...] Un soir que les attouchements impudiques de la lune enflée de lubricité et du soleil priapique avaient engendré une éclipse noyée de la pénombre la plus visqueuse et la plus vénérienne, j'eus un entretien non sollicité avec mon foie, mon organe le plus proluxe et le plus imprévisible. J'avais tout d'abord refusé, essayant, pour me soustraire à une logorrhée irrépressible ou à des confessions dont je n'avais cure, la préhension ventrale et les solutions cholagogues. Mais bientôt, je dus battre en retraite, heureux de montrer un peu de magnanimité et intérieurement désireux d'esquiver les conséquences qu'entraînerait l'arrêt de son fonctionnement en repréailles à ma surdité. Aussi consentis-je à l'écouter.

Alors, au creux de la vésicule, comme à travers quelque trompe gramphonique amplificatrice, il me cria sa détresse et son mal-être ; et malgré la compassion naturelle qui perlait dans mon esprit, je fus contraint, pour garder mon sérieux et ne point blesser son orgueil, de me lancer dans maintes contorsions et brusques mouvements constricteurs pour juguler l'irrépressible envie de rire que produisait en moi le chatouillis féroce causé par la vibration de sa voix contre la partie inférieure de mes poumons. Plutôt que de risquer un courroux proportionnel à l'affront d'un gloussement qui ne manquerait pas d'éclore, je préfère ici lui passer immédiatement la parole, et me taire jusqu'à ce que son colloque borborygmique me soit moins pénible.

« De mémoire de foie, jamais je n'ai enduré un tel inconfort. Je suis né voilà deux décennies dans la chaleur molle d'un follicule embryonnaire, bien situé et douillet. Que n'ai-je suspendu ma croissance et abandonné l'ambition des miens. La paternité de mon désarroi est à imputer – quand même il nierait toute relation familiale – à la variété très-particulièrement maligne de crabe dont les brimades et les tentatives de bizutage réitérées à chaque éclipse de soleil – j'en souffre en ce moment même – sont pour moi ce que les serres du gypaète sont aux écailles post-encéphaliques du loup de mer ! Ô toi dont la maîtrise des glandes sudoripares décroît à mesure que tu écoutes ma plainte, peux-tu me dire pourquoi je ne suis pas fait de la même matière que les ongles ou les cheveux ? Je n'aurais pas à souffrir les pinces, dents, et carapaces aux angles aigus de ces malotrus qui veulent m'enseigner la honte, la douleur solitaire et la géométrie euclidienne par la pratique du corps ! Encore, cela ne serait rien s'ils avaient de la conversation ; mais leur mémoire a la forme d'une seringue plantée çà et là conformément aux imprescriptibles lois du hasard, tantôt prélevant et tantôt réinjectant mes propres souvenirs dans un immonde bruit de succion ! Ils se disent l'avenir de mon futur, mais leurs sophismes sont humectés d'une salive trop salée pour que je m'y laisse prendre. En outre, bien qu'ils n'aient que peu de manières, leur solidité archaïque et leur contenance aristocratique me feraient concéder que leur beauté surpasse celle des feuilles de bananiers putrescentes et honorées par les fientes d'oiseaux marins que ramène journallement l'Océan Pacifique aux rives des Galapagos ! »

Ainsi se complaisait mon disert compagnon, et grande était mon envie de ne faire que peu de cas de ses lamentations ; de plus je ne voulais pas lui accorder une importance préférentielle afin de ne pas susciter la jalousie qui, à la manière d'un ver dans une pomme, aurait pu mordre jusqu'à la pulpe l'orgueil légitime de mon estomac, de ma rate, de mes reins, de mon pancréas et de ma vessie, peut-être aussi désireux de partager avec moi leur sensibilité et leur aisance oratoire. Aussi, je pris soin d'employer la crème des tactiques rhétoriques lorsque je lui répondis en ces termes :

« Ô foie, toi qui participes journallement au Grand Œuvre de l'épuration, de la synthèse et de l'emmagasinement des offrandes éthyliques et lipidiques qui te sont convoyées ; toi qui es toujours à ton affaire, opérant sans relâche, tel un démiurge, veillant lorsque je dors, travaillant lorsque je veille ; toi qui n'as jamais nourri aucune mauvaise pensée, et n'as jamais contesté mon empire ; toi, ma fierté, mon inénarrable mignon, qui fais en un jour ce que le Créateur fit en sept ; ô foie, que n'es-tu (mais il ne m'appartient pas de choisir), mon heptuple champion, affranchi du joug du labeur, à qui la régence des autres organes est confiée ? Loin de moi le désir de te garder soumis aux pincements, morsures, coups, brimades et tentatives de bizutage de cet apparent ennemi que je perçois moins par mes yeux propres que mon imagination copieusement agitée par tes doléances et ta douleur. Pourtant, il faut que tu comprennes que, bien que ton ami de cœur, je me dois de faire face à certaines responsabilités dont la simple évocation me fait tressaillir et frissonner, tant mes poumons et moi répugnons à leurs conséquences ! Afin que tu puisses consentir au remède que je te proposerai tantôt, ton sens du devoir, ton amour de la patrie et ton abnégation seront pleinement mis à contribution. »

Peut-être charmé par mes égards, par le bruit délicieux de ma voix engloutie mollement par ma trachée, la déférence attachante que trahissait mes paroles ; ou alors trop fier pour montrer son appréhension devant le scalpel, il répondit :

« J'attends ton remède avec impatience ; j'ai foi en ton sens des responsabilités ; les limites de mes normes morales s'étendent plus que l'ombre d'un séquoia éclairé par le soleil couchant. Aussi, comme je pressens quelque nouvelle ni plus ni moins mauvaise que l'arc-en-ciel n'est diapré de couleurs dont le spectre se développe du bleu au jaune en passant par le vert, je voudrais, pour le salut de mon âme de foie, te faire plaisir autrement que par l'action de mon métabolisme sur les aliments dont tu me délègues la synthèse après les avoir ingérés. Je souhaite te raconter une histoire drôle. Elle m'est venue il y a un instant, alors que je considérais l'influence néfaste des crabes qui grouillent et qui me torturent.

« Un jour, un crabe surprend sa femme entre les pinces d'un autre, à l'insu des deux crustacés adultérins. Courroucé, le cocu se rend au tribunal, mande un avocat, lui explique sa détresse, réclame une séparation de biens. Or il se trouve que ledit magistrat est un cousin de l'amant de la femme du cocu. A la fois solidaire et joueur, il notifie au plaignant qu'il n'accédera inconditionnellement à sa requête qu'en vertu de la résolution par celui-ci d'une forme d'énigme ludique communément appelée rébus. C'est alors que passe dans le couloir attendant au bureau du magistrat un gamin à problèmes réputé de vol et gardé pour cette raison une nuit dans une cellule du palais de justice, et dont la sœur avait été sévèrement tancée au motif qu'elle n'avait pas su enregistrer assez de preuves pour réfuter le chef d'accusation de vol dont le magistrat avait estampillé sa charmante petite tête blonde affolante de fraîcheur et d'innocence alors qu'elle avait été prise par le même sur le fait en train de cueillir les abricots de la plus belle branche de l'abricotier du magistrat, lequel arbre devait sa plantation à la grand-mère maternelle du même, et dont l'avocat s'enorgueillissait davantage que de son bâton d'assermenté. La rancune étant chez ce garçon une vertu innée, ce fut sans hésitation qu'il chercha à se venger par la pose d'une punaise très-aiguë sur le siège du magistrat, alors que celui-ci, dressé sur les poings, le dos tourné à la porte, savourait le spectacle offert par l'opération de forage de méninges dans laquelle le crabe venait de se lancer. C'est alors que... »

C'est alors que je procédai moi-même à l'ablation définitive et irrémédiable de mon foie, moins dans l'espoir de guérir d'une maladie humble et taciturne que pour punir l'orgueil de l'organe sur lequel elle avait jeté son dévolu. Car les tourments et la volubilité ne dispensent ni de modestie ni d'honnêteté ; ni les mensonges destinés à gagner du temps, de respect envers les représentants de la vraie justice de Dieu.

À la Michaux (*Bras cassé, Misérable miracle*)

Un grand sarcophage tubulaire. A l'intérieur tourne un iris métallique comme une grande bague passée à mon corps. Inspection. Fouille implacable. Nul besoin de parole ; c'est par le silence que le technicien m'annonce que ça ne va pas bien là-dedans, qu'il y a du mauvais, du méchant, du malin. Me montre une photographie d'un récif corallien, remue à peine les lèvres, j'ai l'impression que sa voix est dans ma tête, me rectifie, déplace, cran par cran, ma conscience jusqu'à ce qu'elle se fixe au centre de l'image, déplore qu'il ne s'agisse pas d'un récif corallien mais concède que j'ai raison sur un point (et c'est pour cela, peut-être, que m'est venue l'analogie) : cela a quelque chose du végétal et du minéral en croissance. Sarcoïdes, ombelles, ganglions : chacun de ses mots soulève en moi l'idée d'une flore sous-marine (demi-erreur) des plus riches ; chacun de ses regards imprime sur moi comme l'attestation de l'examen d'un professionnel. Ce savoir est à la fois pesant et réjouissant. C'est à cette archéologie que je dois la connaissance de mes territoires corporels.

De loin en loin, je me rappelle m'être entendu proférer merci. M'en être allé. (Pas loin, comme si j'étais moi-même suspect, mes pas sont rapidement canalisés par les signes discrets d'une succession d'infirmières qui balisent mon chemin, debout à gauche, debout à droite, comme deux berges blanches et solidaires, me rappellent qu'un lit est glissé sous moi, qu'il fait bon, ici, dans cette chambre que je n'ai quittée depuis, chambre à la lumière diffuse et molle où je m'installai comme en vacances.)

Mauvaise nuit. Agitée. Les sirops ne passent pas : quelque chose en moi les rejette. Où sont mes vêtements ? Sans veilleuse, la chambre noire, noirceur diaphane, qui sait ce qui se développe sous mes draps, sous ma peau, sous ma chair ? Essaie de rassembler mes souvenirs, de sonder, d'appréhender l'agir qui travaille sur mes chromosomes, découpe sans relâche la pellicule qui me définit, fait son propre montage. L'effort me fatigue, je redouble d'effort. Continûment je me sens départi de moi-même, sans pouvoir rien y faire.

Avant tout, j'essaie de faire décanter la mémoire, faire remonter dans la partie supérieure de mon corps (la moins touchée pour l'heure) mes acquis, mes réflexes, mon savoir corporel et impossible à mettre en concept, tel un capitaine en perdition monté au sommet du hunier pour gagner sur le naufrage – naufrage encore et toujours du corps. (J'essaie de me renflouer, mais j'ai peur d'être ma propre surface).

La nuit monte. Impossible de savoir où en est la maladie. Je m'endors.

Les rideaux écartés par quelque main intangible bruissent comme des élytres de papier. Je regarde sous mes draps. Mon corps est toujours là, intact, souple et creux dans ce matelas qui est aussi un écrin de chaleur. Que fait le cancer ?

Je me suis emballé un peu vite. Manqués, mes devoirs d'hôte hospitalisé (la certitude de cette transitivité me calme). J'ai crié un peu rapidement au feu, fine fleur de feu qui monte, qui abouche l'anxiété à l'imagination, produit des images pénibles ; entremetteuse dont je crains les caresses et la langue.

Je ne suis pas contagieux, morne évidence. Le rhume est contagieux, volatil, bon nageur. Le cancer ne sait pas nager. Rampe plutôt, claudique, sur le côté, comme un crabe (qu'il est), vilain petit crabe qui pince. Aïe ont l'air de dire les gens qui « passent » m'apporter réconfort, compassion et distraction (de leur aveu propre). Chaque regard

m'entortille de cataplasmes compatissants, philanthropes ; les offrandes s'entassent à mon chevet, mais personne depuis un mois ne m'a serré la main.

Qu'est-ce qu'une poignée de main, je vous le demande ? La conformation téléologique d'un appendice utilitaire. Est-ce là que dort mon cancer ? Les insomnies me reprennent.

Je hais le sommeil plus encore que la maladie. Le rêve est parfois pire que la réalité.

Salle d'examens salle de chimio salle d'examens salle de chimio salle d'examens salle d'examens visite salle de chimio salle d'examens salle de chimio salle d'examens repos. Pour me distraire, je distribue mentalement un peu de pitié (pas de risque de pénurie) mêlée de gratitude sur les quatre roulements de mon lit et sur les gonds de la salle d'examens et de la salle de chimiothérapie. Un peu aussi sur les articulations du coude des infirmières qui nous manœuvrent, tous autant que nous sommes. Minimale contribution.

Le rituel inca de mise à mort se conclut presque toujours par le bûcher, que le prêtre allume au moyen d'un miroir concave réfléchissant si ponctuellement les rayons du soleil que dans ce foyer de lumière le bois aussitôt prend feu. Ainsi de ma peau délivrée par le laser qui écrase un à un les doigts de mon assaillant invisible. Labour radical, purgatoire ; exorcisme médical.

Je m'allonge. (Bizarrement je suis déjà allongé avant d'inscrire cette position dans ma volonté, mais il me semble encore aujourd'hui qu'avoir fait l'effort de donner à mes nerfs de telles instructions aura permis de les maintenir au garde-à-vous, prêts au combat). Je compte les battements de mon cœur. Inaccessible privilège, son timbre sourd est recouvert par l'onomatopée du goutte-à-goutte qui s'infiltré dans mes veines. J'écoute. Mais telle, la tension que j'impose à mes nerfs auditifs me prive de *voir* pénétrer dans mon champ de vision – parti à la dérive probablement à cause de la zone de lumière franche encadrant la porte (dont je n'ai jamais douté qu'elle comportât une poignée) où je me surprends à nicher mon regard – l'infirmière qui me rase.

Décllic. Recalibrage. Mise au point. Est-ce le chancre qui empêche la coopération simultanée de mes sens ? Dois-je me faire violence pour passer de l'ouïe à la vue, comme un presbyte pour passer de l'arrière au premier plan ? Presbyte cénesthésique alors.

Qu'ai-je besoin de me trouver encore des maladies ?

Voilà qu'elle me touche à présent. Ou plutôt : il. Le blaireau. Fraîcheur, fraîcheur de neige, crème de rasage, telle est mon inférence, car je ne vois rien, j'ai préféré fermer les yeux, pour ne pas obstruer le toucher.

Je sens les mains remuer le manche qui remue les poils qui me caressent. Ou la même chose, mais à l'envers : les caresses des poils du manche... (Entre la première et sa converse, je ne sais laquelle choisir.) Et ces mains, elles comportent de la vraie, de l'authentique chair simple et pure, presque du divin ! Je les subodore blanches, polies, érodées par la peau des patients qui comme moi attendent d'être visités par la gloire du rasage et par l'eau vive des sels d'aseptisation. Erotisme minéralogique. Tout à coup, je me sens le curieux désir d'incarner le blaireau. Je le jalouse, et ma jalousie est informée par cette crème, qui mousse sous son action. Le bois ne connaît nul cancer. La crème ne connaît nul cancer. Les poils ne connaissent nul cancer. Par où m'échapper ?

Mauvais calcul. Reddition facile. Je dois réinvestir mes cellules. Pourquoi songer à une échappatoire si grossière ? Ni la crème, ni les poils qui l'épandent, ni le manche qui les fédère, ni les mains qui l'agitent n'existent. En tout cas pas ni là, ni maintenant. Miraculeux signal d'alarme que mon cerveau m'envoie par l'hallucination : on ne se rase pas après la chimiothérapie. C'est inutile.

Après l'extirpation, la soudure. Toutes ces parties de moi qui se soutenaient bord à bord, et qu'il faudrait à présent resolidariser. Cautériser la marque, suturer le sillage laissé par la maladie, rapetasser le méticuleux effilochage de mes chromatides. Encore le chantier.

Chantier ! Ai-je demandé quelque chose ? Je ne m'en souviens pas. Peu importe. Seul en moi et épuré d'un partage équivoque, j'hésite à me réjouir de cette victoire à la Pyrrhus.

Plus de crabes, plus de coquilles, plus de pattes cahin-caha. Pas fâché pourtant. Je pense au mal qui germe par-dessous les sens. Il faut peaufiner nos outils de forage. Habiter son corps (est-ce si facile ?), de but en blanc, et le plus profondément possible avant que certains ne puissent dire leurs « il faut ». Agrandir le volume (ou la superficie) de son âme pour gagner du terrain, ne pas laisser de brèche. Mais ce colmatage est stérile.

On comprendra que j'ai adhéré jusqu'au bout à ma maladie.

À la Ponge (*Ode à la boue*)

De toutes les espèces de crabes, le cancer seul est un lauréat au catastérisme. L'honneur dû à son rang, sans doute. Honneur pour l'instant non posthume. (J'en sais quelque chose.)

L'importance où je le tiens, pour ma part, est liée à son incurabilité : il partage avec l'amour cette emprise sur tout le corps (et ce coin de ciel où se fixe le zénith de sa condition), et je veux croire que de cette intimité découle l'expression « l'avoir dans la peau ».

Son signe se donne pour le sceau imposé à sa relation avec l'homme : une porte double, ambiguë, qui marque bien que chacun pour parler à l'autre a encore un seuil à franchir. Mais peut-être notre colocation – car il habite chez moi et aussi en dehors – tient-elle à une règle simple : sans moi, il n'a nul toit. Livré à lui-même, il dépérirait comme un ectoplasme, errant sarcoïde.

Sans doute l'ai-je un jour haï. Mais alors, moins pour son influence – jugée néfaste – que pour nos ressemblances. A tous deux notre tropisme est l'espace. Nous sommes nomades en conséquence. Avec la même indécrottable opiniâtreté.

De mon cancer je ne saurais me poser en propriétaire. Il ne m'appartient pas ; et réciproquement. Même en voyage, nous partageons les mêmes lieux, buvons aux mêmes sources, foulons la même poussière ; nous sommes pèlerins, pénitents, compagnons.

Sous la ramée diffuse des étoiles, nos ombres se confondent, mais découpées par d'autres éclairages cruciformes se décèlent ma silhouette et la sienne.

Plutôt que de chercher la compassion devrais-je sonder en moi au plus profond et cueillir les surgeons qu'il me tend, qui sont de ma propre chair, faire-part naïfs de sa présence.

Les lire pourtant ne servirait à rien ; ce sont des palimpsestes qui toujours réécrits, jamais définitifs, sont pour mes yeux âgés en voie d'illisibilité. Je plains autrement ses tentatives de communication, tant pour l'inconfort du travail que pour la sensation de solitude qu'elles augmentent, paradoxalement.

Si je pouvais apporter meilleure hospitalité, celle par exemple d'un terreau plus gras et moins meuble, d'une assise plus solide, je le ferais sans hésiter.

Moins de pusillanimité, c'est de temps qu'a besoin notre intimité pour mûrir avec homogénéité. De nos souvenirs enchevêtrés je ne sarclerai que les mauvais.

Et comme deux inséparables qui ne peuvent survivre l'un sans l'autre et l'autre sans l'un, j'espère qu'un peu de moi le suivra dans les étoiles.

Copyright ©Adrien Glauser